

UNIVERSITY LIBRARY

LES
ASILES JOHN BOST

A LA FORCE
(Dordogne)

RECONNUS PAR L'ÉTAT
COMME ÉTABLISSEMENTS D'UTILITÉ PUBLIQUE

Le 7 septembre 1877

1888-92



PARIS
AUX LIBRAIRIES PROTESTANTES

1888

Digitized by Google

AVIS TRÈS IMPORTANT

(Ne le perdez jamais de vue.)

Adresser tout ce qui concerne l'Administration des Asiles à M. le pasteur Ernest RAYROUX, directeur, et mettre sur l'enveloppe :

« DIRECTION DES ASILES »

Adresse télégraphique :

« ASILES. — LAFORCE. — DORDOGNE. »

Pièces à fournir à l'appui de toute demande d'admission.

- 1° Extrait de naissance;
- 2° Certificat de baptême;
- 3° Certificat de deux médecins constatant bien exactement l'état sanitaire de la personne et les marques de bonne vaccine;
- 4° Consentement des parents ou des tuteurs;
- 5° Consentement de payer une pension annuelle qui varie suivant les Asiles et la position particulière des postulants.

Toutes ces pièces doivent être légalisées.

LES
ASILES JOHN BOST
À LA FORCE

LES

ASILES JOHN BOST

A LAFORCE —

(Dordogne)

RECONNUS PAR L'ÉTAT

COMME ÉTABLISSEMENTS D'UTILITÉ PUBLIQUE

Le 7 septembre 1877

LA FAMILLE ÉVANGÉLIQUE

BÉTHESDA — ÉBEN-HÉZER — SILOÉ

BÉTHEL — LE REPOS

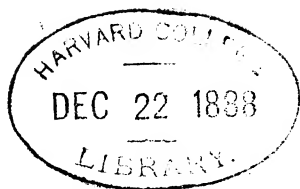
LA RETRAITE — LA MISÉRICORDE

LA COMPASSION

PARIS

AUX LIBRAIRIES PROTESTANTES

1888



Samuel F. Scudder,
of
Boston.



LES ASILES DE LAFORCE

- La Famille . . .** Asile pour des jeunes filles : 1° orphelines ; 2° placées dans un mauvais entourage ; 3° de protestants disséminés.
- Béthesda** Asile pour des jeunes filles ; 1° infirmes ou incurables ; 2° aveugles ou menacées de cécité ; 3° idiots, imbéciles ou faibles d'esprit.
- Ében-Hézer . .** Asile pour des jeunes filles épileptiques.
- Siloé** Asile pour des garçons : 1° infirmes ou incurables ; 2° aveugles ou menacés de cécité ; 3° idiots ou imbéciles.
- Béthel** Asile pour des garçons épileptiques.
- Le Repos** Asile pour des institutrices incurables, des maîtresses d'école infirmes, des dames veuves ou célibataires malades ou sans ressources.
- La Retraite . . .** Asile pour : 1° Des servantes, des femmes veuves ou célibataires, malades ou infirmes et sans ressources, que leur éducation ne permet pas d'admettre au REPOS ; 2° des femmes infirmes ou incurables, exclues par leur âge ou par d'autres motifs de l'Asile de BÉTHESDA.
- La Miséricorde** Asile ouvert à des filles : 1° idiots-gâteuses, ayant perdu toute leur intelligence ; 2° épileptiques qui sont idiots ou infirmes.
- La Compassion** Asile ouvert à des garçons : 1° idiots-gâteux, ayant perdu toute leur intelligence ; 2° épileptiques - idiots et infirmes.

Conseil d'Administration

Président MM. L. DOMENGET, ancien magistrat à Bergerac.

Vice-Président ... HENRI COUVE, de Bordeaux.

Secrétaire J. LAFORGUE, pasteur aux Briands.

Secrét. honoraire. H. LAUGA, pasteur à Reims.

Assesseurs

AUGUSTIN BOST, pasteur à Genève.
 GUSTAVE BOY, propr. à Bergerac.
 LOUIS SAUTTER, de Paris.
 E. MONBRUN, pasteur à Angoulême.
 E. VAUTIER, de Lyon.
 E. OBERKAMPFF, receveur des finances
 à Alais (Gard).
 LABROUSSE, pasteur à Bergerac.
 DU PEYROU, propr. à Bergerac.
 CH. de LUZE. . . }
 D^r EUG. MONOD . } de Bordeaux.
 C. SOULIER, pasteur, président du
 Consistoire de Bordeaux.
 J. SIEGFRIED, du Havre.
 PÉDÉZERT, professeur à Montauban.
 J. MONOD, d^o d^o
 J. DE SEYNES, de Montpellier.
 WESTPHAL-CASTELNAU, de Montpellier.
 E. BRUNETON, de Nîmes.
 J. GUEx. }
 E. DE PRESSENSÉ, pasteur } de Paris.
 P. MIRABAUD. }

Compte-rendu de la fête.

Notre fête a eu lieu cette année plus tôt que de coutume, le 31 mai. Nous y avons gagné une température plus clémente ; pas d'orage dans l'air ; moins de chaleur dans le temple toujours comble ; peu de soleil ; un ciel presque grisâtre sous lequel les promeneurs ont pu sans fatigue parcourir les chemins verdoyants qui conduisent à nos Asiles.

Il y a eu, comme toujours, beaucoup d'entrain ; M. Appia en a et il sait le communiquer. Quelle âme chaude ! Quel enthousiasme ! Et que nous avons bien fait de l'appeler ! Il a touché, remué par sa parole et par son aspect. Je voudrais, à ceux qui ne le connaissent pas,

présenter ce visage austère, original, avec sa barbe quelque peu inédite, avec ses grands cheveux bouclés et grisonnants, son profil marqué, et, sous ses sourcils, qui s'avancent comme pour tempérer leur flamme, ses yeux noirs, profonds, deux braises ! Ah ! il n'est endormi, ou refroidi, celui-là ! Et qu'il fait bon entendre sa voix mordante redire en paroles colorées des choses sues ou entrevues déjà, qu'il rend vivantes, saisissantes ! — Et quel oubli de lui-même. Rien pour la forme ; aucun sacrifice à l'effet ; point de banalités, point de remplissage : il pense... et il dit ; il a appris dans l'Évangile... et il répète ; il a expérimenté... et il raconte ; c'est une conscience qui parle ! Aussi, et je ne dirai que cela de sa prédication, il a fait à tous beaucoup de bien. Dieu veuille rendre ce bien durable.

L'entrain de M. Appia, sa chaleur communicative nous étaient nécessaires, surtout ce jour-là. Je ne sais si l'on pourrait trouver à

chacune de nos fêtes un caractère particulier ; celle-ci en a eu un : elle a été non pas seulement grave, mais presque triste. — Et ce n'est la faute de personne ! Les choses se passaient comme les autres fois : les chants étaient superbes ; le rapport de M. Rayroux est un acte de renouvellement annuel et l'on voit bien que chaque printemps, dans l'esprit ingénieux de notre directeur, le revêt de jeunesse ; tous les discours prononcés l'après-midi ont été des merveilles d'à-propos..... mais rapports et allocutions contenaient, et il ne pouvait pas en être autrement, des regrets vifs et mérités. Il y avait dans le ton, dans le geste, dans la physionomie des divers orateurs, ce qu'il y avait dans leur cœur : un reflet de deuil. Nous avons eu sous les yeux le déploiement d'une nécrologie en plusieurs actes et les images de nos amis, de nos bienfaiteurs se sont dressées devant nous. Que de départs, cette année ! Dieu veuille, maintenant que notre tribut semble payé, nous épargner

longtemps et susciter des amis nouveaux qui, sans les faire oublier, viendront au milieu de nous remplacer ceux qu'il nous a pris !

La seconde séance a été présidée par M. le professeur Jean Monod. Il nous a donné un grand exemple d'humilité et de prudence apprécié à sa valeur, surtout par ceux qui savent comment il improvise : il avait écrit et il nous a lu son discours. Il sied mal à un ancien élève de complimenter son professeur ; je m'en abstiendrai donc ; je constate seulement que tous ont admiré son tact, son style, son cœur... et sa voix.

Les mêmes mérites, cela va sans dire, se retrouvent associés, en proportions variables, dans le discours de M. Domenget, président du Conseil d'Administration, dans le rapport de M. le Docteur Rolland, dans l'allocution vibrante de M. Appia, et dans le speech que M. Augustin Bost vient, de Genève, nous faire tous les ans. M. Louis Sautter a ensuite parlé aux enfants et, comme un homme pour qui

l'art de faire une Ecole du Dimanche n'a plus de secrets, s'est tout à fait mis à leur portée. Enfin, M. Pédézert a consenti à dire quelques mots. Il était, plus encore que nous, sous l'impression attristante de ces trois noms plusieurs fois répétés : M^{me} Bost, M^{me} Bouvier-Monod, M. E. de Bethmann ; il l'a traduite et accentuée ; il en a tiré les leçons ; il en a montré le terme et nous a rappelé que les *partis* d'ici-bas sont *arrivés* là-haut. C'est ainsi que Dieu a placé toujours le remède à côté du mal, mais, ne l'oublions pas, plus haut que le mal ; pour le trouver il faut lever les yeux ; et comme pour nous le prouver, en sortant du temple assombri par le soir qui tombait, nous avons retrouvé le soleil, dominant l'horizon, symbole joyeux de l'éternelle et triomphante lumière.

J. L.

Discours de M. Jean MONOD

Président de la Fête

MESDAMES, MESSIEURS, HONORÉS FRÈRES
ET SŒURS,

L'honneur qui m'est fait de présider cette fête m'impose le devoir de commencer par rendre un douloureux hommage à la mémoire de l'excellent ami de nos asiles que nous venons de perdre. Il y a quelques semaines, à peine, M. de Bethmann exprimait l'espoir d'assister, encore cette fois, à la fête des asiles « probablement pour la dernière fois », ajoutait-il, se sentant gravement atteint. Dieu ne l'a pas permis. Il l'a subitement recueilli à l'abri de toute souffrance. On peut dire que c'est à nos deshérités que M. de Bethmann a consacré les dernières années de sa vie et le meilleur de ses forces. Ces forces, vous le

savez, allaient toujours en diminuant ; mais il avait compris cette féconde parole de Jésus-Christ : « Ramassez les morceaux qui restent, afin que rien ne se perde. » Des débris d'une santé ruinée la charité avait fait comme les conditions nouvelles d'une activité touchante. Si, depuis le jour où M. de Bethmann est entré dans le conseil d'administration des asiles, ceux-ci ont été, de sa part, l'objet de soins dévoués et d'une sollicitude toujours en éveil, c'est qu'il apportait dans l'exercice de son mandat bienfaisant plus qu'une conscience scrupuleuse : il y apportait une affection véritable et toute personnelle. Il n'est pas un de ses collègues qui ne confirmât ce que j'avance. Il ne cherchait pas seulement à se tenir au courant, par les rapports du directeur ou du trésorier, de la marche générale des divers établissements, il en étudiait les détails, s'intéressant aux besoins et aux progrès de nos pensionnaires, spécialement de ceux de Béthel, à leur nourriture, à leurs occupations, à

leurs distractions, et apportant dans cette surveillance amicale l'ardeur de sa nature généreuse et la fermeté d'une volonté persévérante. D'ailleurs, il était facile de voir qu'entre lui et nos infirmes il s'était établi une sorte de sympathie naturelle : « Si j'avais été pauvre, aimait-il à répéter, je serais à Siloé. » Ajoutons que, selon la belle promesse de l'Ecriture, « celui qui arrosait a été lui-même arrosé. » En faisant du bien, dans nos asiles, M. de Bethmann y a reçu du bien ; à mesure qu'il apprenait à les mieux connaître, il appréciait davantage la place qui a toujours été faite dans ces œuvres charitables aux intérêts religieux. Elles ont été pour lui, nous en avons la confiance, un moyen d'affermir en même temps que d'affirmer sa piété. Sa mémoire restera vivante et honorée parmi nous, et nous demanderons à Dieu de lui donner de fidèles successeurs.

Hélas ! ce n'est pas le seul deuil par lequel Dieu nous ait visités, depuis notre dernière

assemblée générale. Qui de nous ne ressent, en ce moment, avec une émotion profonde, le vide que laisse, dans cette fête, la vaillante compagne du fondateur de nos asiles, celle qui, pendant de longues et difficiles années, s'est intimement associée à lui pour les créer, au fur et à mesure des besoins, puis pour les organiser, et qui, depuis le départ de son mari, n'avait pas cessé, dans son veuvage, de les entourer de son affectueux patronage. En elle, il nous semblait posséder encore quelque chose de notre cher et vénéré John Bost. Dieu les a réunis dans le séjour de la paix ; ils se reposent de leurs travaux, au foyer même de cette charité « qui ne périt jamais. » Que leur famille reçoive ici le témoignage renouvelé de toute notre sympathie !

Les ouvriers tombent, Messieurs, mais l'œuvre continue et, par conséquent, la responsabilité de ceux qui restent grandit. Cette vérité là, on nous l'a rappelée dans chacune de nos réunions annuelles. Aussi n'y insisterai-je pas.

Mais il est une pensée qui m'a particulièrement frappé et que je voudrais, en peu de mots, soumettre à vos réflexions, savoir le bien que recueillent pour eux-mêmes, dans ces asiles, ceux qui s'en occupent. Il y aurait un beau chapitre, même un beau livre à écrire sous ce titre : L'action bienfaisante de la charité sur les bienfaiteurs.

N'en faisons-nous pas ici l'expérience ? Assurément, s'il est dans le monde un lieu où l'on sente plus qu'ailleurs que nul de nous ne vit pour soi-même, c'est à Laforce ; donner, ou mieux encore, se donner, c'est la devise qui s'impose, au milieu de cette population de malheureux qui ont besoin de tout recevoir. Et cependant, tout bien considéré, ne recevons-nous rien d'eux ? Ne recevons-nous pas beaucoup d'eux, en retour ? Nos idiots, nos infirmes, nos épileptiques, ne nous apprennent-ils pas, tous les jours, des choses que nous n'aurions peut-être pas apprises, ou que nous aurions moins bien apprises sans eux ? Vous

ne me demanderez pas de dresser le programme de cet enseignement d'un nouveau genre, qui se passe d'autorisation préalable et de diplôme universitaire, mais dont la suprême importance n'échappe à personne. Ce programme, vous l'avez fait vous-mêmes.

Et d'abord, où trouver un milieu plus favorable pour travailler à extirper des cœurs cette racine vivace de honte et d'amertume qu'on nomme l'égoïsme, et pour s'exercer à aimer, au lieu de s'aimer soi-même? Quand nous sommes entrés à Siloé, à Béthel, à Béthesda, à Eben-Hézer, à la Miséricorde, c'était sans doute avec une certaine sympathie générale et sincère pour l'humanité souffrante; mais quand nous en sommes sortis, j'ose affirmer que nous en avons emporté l'ardeur de la compassion, ce trésor sacré de l'âme. A cette école, nous avons mieux compris que le vrai but de la vie doit être pour le disciple de Jésus-Christ ce qu'il fut pour le Maître : le sacrifice. L'image de ces désolés

reste devant nos yeux et a sa part dans notre éducation spirituelle. Comment n'en serions-nous pas reconnaissants ?

Ensuite, la sollicitude dont sont entourés des êtres placés si bas sur l'échelle des créatures humaines, et au sujet desquels l'observation scientifique et la pure logique ne seraient peut être pas éloignées de se poser la dure et terrible question : à quoi bon ? cette sollicitude n'est-elle pas faite pour réveiller en nous la foi en la valeur de la personne humaine, et cette foi intrépide, indomptable, n'est-elle pas pour nous le premier anneau d'une chaîne de vérités ? Sous ces traits sans intelligence vous cherchez l'homme, et ne parvenez peut-être pas à le trouver ; mais ce que vous ne savez pas voir, êtes-vous sûrs que Dieu ne l'aperçoive pas, enveloppé, endormi, à demi éteint, défiguré, réel néanmoins et digne de notre sympathie ? Eh bien, dans nos asiles, quelles que puissent être les protestations du doute et du matérialisme, s'élève

incessamment une contre-protestation pratique en faveur de la personne humaine, reconnue jusque dans ses exemplaires les plus effacés. De cela encore, et du fond de nos cœurs, nous sommes reconnaissants.

Passant par dessus bien d'autres enseignements d'une importance capitale que l'on reçoit tous les jours dans ces asiles, tels que la réalité du péché démontrée par ses fruits mortels, et la nécessité permanente du secours de Dieu, pour ne pas succomber au découragement en présence de tels malheurs, laissez-moi, vous signaler une dernière leçon recueillie à Laforce.

Je veux parler de l'union des églises chrétiennes, prouvée par les faits. Voici une œuvre, ou plutôt un ensemble d'œuvres qui appartient, sans distinction, à toute l'Eglise. Leur fondateur les a, dès le début, placées sous l'égide de cette catholicité chrétienne qui est restée leur caractère et leur force.

En se mêlant dans notre caisse, les dons

de la charité anglicane, presbytérienne, suisse, française, nationale, indépendante, réformée, luthérienne, rapprochent infailliblement les donateurs. Quand l'apôtre Paul recommandait à l'Eglise de Corinthe la collecte en faveur des chrétiens pauvres de Jérusalem, il lui rappelle que ces mêmes recommandations, il les a faites aux Eglises de Galatie, en sorte que cette libéralité devait non seulement unir les chrétiens de Corinthe et ceux de Galatie à leurs frères de Jérusalem, mais encore servir de lien entre ceux de Corinthe et ceux de Galatie qui participaient à la même œuvre de miséricorde. (1 Cor. xvi, Rom. xv.) C'est ainsi que les choses se passent parmi nous : bien que séparés par les distances et, plus encore, par des diversités de constitution d'Eglise ou de dogmes théologiques, nous sommes tous emportés par le même courant, ou, si vous le préférez, attirés par un même aimant, et nous nous trouvons, en secourant nos affligés, avoir formé entre nous, sans le

savoir, une société de secours mutuels contre l'étroitesse ecclésiastique. Aussi bien, Messieurs et frères, l'aimant qui nous attire ainsi et qui forme de nous tous un groupe bien uni, nous le connaissons, nous l'avons nommé : ce n'est rien moins que la charité de Christ. C'est elle qui a fondé ces œuvres ; seule elle peut les soutenir. Aussi longtemps qu'elle inspirera notre activité, ces asiles, dans leur marche paisible et ininterrompue, feront plus encore que soulager des infortunes insondables, elles rempliront, à leur manière, une mission apologétique au sein de notre génération ; elles diront à des hommes qui méconnaissent le Christ ou qui l'ignorent : « Il est vivant, car il est ici. » « Venez et voyez : les boiteux marchent, les sourds entendent, et la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres. »

Laforce, 31 Mai 1888.

Allocution de M. DOMENGET

Président du Conseil d'Administration des Asiles

Chers amis, chers bienfaiteurs,
chers pensionnaires,

A quelqu'un qui lui demandait : « Qu'avez-vous fait pendant la grande tourmente révolutionnaire ? » l'abbé Sieyes répondit : « J'ai vécu. »

Et nous aussi nous pourrions répondre à ceux qui nous demanderaient : « Qu'avez-vous fait pendant les années difficiles que nous avons traversées ? » — « Nous avons vécu, nous avons maintenu l'œuvre de notre regretté fondateur. » — Nous pourrions même ajouter : « Nous l'avons développée. »

Oui, mes chers auditeurs, nous l'avons développée, car nous avons dans nos établissements, à l'heure où je vous parle, cent pen-

sionnaires de plus que le jour où il a plu à Dieu de rappeler à lui notre cher et vénéré John Bost.

Et qu'il me soit permis de le dire en toute humilité, notre travail a été singulièrement facilité par la protection visible de Dieu qui a fait accepter l'œuvre de Laforce par tous les protestants de la France, de la Suisse et de l'Angleterre, et par le fonctionnement qu'avait si bien établi celui qui avait conçu et préparé ces nobles Asiles de la Charité.

Espérons que l'esprit chrétien ne se retirera pas de nous et qu'il nous rendra vraiment dignes de porter le fardeau dont nous avons pris la charge. Après tout, il est doux ce fardeau, puisqu'il nous met à même de recueillir les précieux témoignages de gratitude de bien des gens qui aiment nos Asiles, non seulement parce qu'ils sont secourables à la façon de beaucoup d'autres, mais parce qu'ils sont les seuls qui se consacrent au soulagement de certaines infortunes. Il est singulièrement

allégé ce fardeau par les sympathies nombreuses de ceux qui nous assurent les moyens d'entretenir un budget parfois bien chargé et par le dévouement inaltérable du personnel qui nous entoure. Nous avons ainsi chaque jour la preuve de la facilité relative avec laquelle ceux qui assistent les malheureux par amour du bien peuvent remplir leur devoir et de l'élévation qu'ils puisent dans leurs sentiments évangéliques. Je me réjouis, pour ma part, chaque fois qu'il m'est donné de constater avec quel entrain on nous vient en aide, soit par des subsides, soit par les soins affectionnés qu'on prodigue aux plus humbles et aux plus déshérités de nos frères.

Se conformant à la déclaration que j'avais eu l'honneur de vous faire, ici même, il y aura bientôt un an, notre conseil n'a entrepris aucune construction nouvelle. Mais il a dû pourvoir à une dépense considérable pour des améliorations et pour l'entretien des Asiles, dépense entièrement couverte par les res-

sources de notre budget ordinaire. J'ai lieu de croire que nous n'entreprendrons rien de nouveau pendant l'exercice qui s'ouvre, à moins qu'on nous fournisse les voies et moyens d'en assurer l'exécution sans qu'il soit nécessaire de distraire une partie de nos ressources prévues.

Nos prévisions concernant nos recettes probables se réalisent d'une manière satisfaisante. Il est, toutefois, un point noir qu'il est peut-être bon de vous signaler. Depuis plusieurs années, des legs importants ont été faits au profit de nos Asiles. Leur recouvrement doit mettre à notre disposition des revenus qui nous permettront d'augmenter le bien-être de nos pensionnaires et en même temps d'en placer le capital. Mais, hélas ! il faut bien le dire, les longueurs de la procédure qui, d'après Montesquieu, ont pour objet et pour effet de sauvegarder les intérêts privés (ce qui est généralement vrai), sont quelquefois bien nuisibles à ceux qu'elles protègent. Dans bien des

cas, les revenus qui doivent assurer les libéralités dont nous sommes gratifiés ne courent au profit de nos pauvres qu'après l'autorisation administrative d'acceptation. Dans d'autres cas, les choses léguées, meubles ou immeubles, subissent une détérioration fâcheuse avant de nous être délivrées. Tout en nous résignant aux lenteurs inévitables, il ne nous est pas défendu de demander qu'elles soient abrégées le plus possible, et il nous est également permis d'émettre le vœu que nos bienfaiteurs songent à ne pas nous rendre victimes de délais parfois par trop préjudiciables, — soit en nous assurant la jouissance de leurs dons ou legs du jour où le droit s'ouvre pour nous, soit en invitant ceux qu'ils chargent de l'exécution de leurs volontés à ne pas attendre et surtout à ne pas augmenter les retards autorisés par la loi.

Au surplus, croyez bien, chers auditeurs, que nous ne négligeons pas les démarches à faire et qu'il n'y a pas de notre faute si la

justice est parfois lente à venir. Nous avons, grâce à Dieu, des amis dévoués à notre œuvre et nous les trouvons toujours disposés à soutenir notre bon droit.

Je ne vous parlerai pas des résultats obtenus dans nos essais d'organisation d'ateliers de travail. Une parole autorisée vous en rendra compte. Je me borne à vous dire que le conseil considère toujours l'occupation dans nos Asiles comme l'un des moyens les plus efficaces de faciliter une bonne administration.

Mon dernier mot aujourd'hui doit être une parole attristée. Je ne saurais, sans une vive émotion, vous entretenir de la mort si prompte qui a enlevé en quelques heures M. de Bethmann à l'affection de sa famille et de ses amis. Depuis dix ans, les membres du conseil, ses collègues, avaient apprécié son zèle pour nos chers Asiles. Je le vois encore, attentif aux intérêts de nos Etablissements, étudier et compulser les dossiers des affaires les plus délicates, jusqu'à ce qu'il fût parvenu à faire

la lumière pour ses collaborateurs. Comme il savait ramener notre attention sur les questions à résoudre quand il craignait qu'on les perdit de vue et quelle joie il éprouvait quand la solution qu'il demandait ne se faisait pas attendre ! Et vous-mêmes, chers directeurs et chers pensionnaires, pourrez-vous jamais oublier la sollicitude dont M. de Bethmann vous a si souvent donné des preuves en venant étudier au milieu de vous les besoins de tous, pour s'en faire l'interprète intelligent au sein de notre conseil. Or, ce dévouement absolu à vos intérêts, nous savons que notre excellent ami l'appliquait à toutes les œuvres de bienfaisance dont le soin lui était confié. Croyons que Dieu l'a reçu dans son repos ! C'est là notre consolation.

RAPPORT
SUR LES
ASILES JOHN BOST
A LA FORCE

Du 1^{er} mai 1887 au 30 avril 1888.

CHERS BIENFAITEURS,

Je venais de lire dans la première épître de S^t Paul aux Corinthiens, au chap. III, versets 9 et suivants, ces graves paroles :

« Nous sommes ouvriers avec Dieu. . . Selon
« la grâce de Dieu qui m'a été donnée, j'ai
« posé le fondement comme un sage archi-
« tecte, et un autre bâtit dessus. Mais que cha-
« cun prenne garde à la manière dont il bâtit
« dessus. Car personne ne peut poser un autre
« fondement que celui qui a été posé, savoir,

« Jésus-Christ. Or, si quelqu'un bâtit sur ce
« fondement avec de l'or, de l'argent, des pier-
« res précieuses, du bois, du foin, du chaume,
« **l'œuvre de chacun sera manifestée**; car le
« jour la fera connaître, parce qu'elle se révè-
« lera dans le feu, et le feu éprouvera ce qu'est
« l'œuvre de chacun. . . »

Après avoir lu, je réfléchis longtemps, puis je saisis la plume pour commencer le rapport annuel des Asiles. Mais au lieu d'écrire, — triste exemple que vous suivrez peut-être tout à l'heure — je m'endormis. Alors mes pensées, images flottantes et indécises jusque-là, prirent corps et se fixèrent dans une suite de scènes un peu bizarres, ainsi qu'il arrive d'ordinaire, quand le rêve accompagne le sommeil.

Il me semblait donc, douce illusion mais de courte durée, que le rapport des Asiles jaillissait de ma plume à flots pressés, les pages succédaient aux pages, puis il y eut ralentissement et arrêt complet, provoqué par un abaissement graduel de la température. Le

froid, un froid intense, mortel, me pénétrait, me figeait jusqu'aux moëllles. J'aperçus alors que la chambre où j'étais s'était peuplée, à mon insu, de personnages étranges ; penchés sur moi, ils lisaient curieusement ce qui s'écrivait ; c'était leur haleine glacée qui passait sur moi, et elle avait la propriété du chlore, si bien que, peu à peu, tout ce qui avait été écrit s'effaça et le papier reprit sa blancheur immaculée. Alors j'entendis ces hommes échanger entre eux des paroles, et voici quelques fragments, quelques lambeaux de phrases qui me sont restées : « Encore ces Asiles
« John Bost... ils deviennent encombrants à
« la fin... Les Asiles ? est-ce vraiment chrétien ? Ne serait-il pas préférable de placer
« les orphelins, les abandonnés, dans des familles d'ouvriers où ils feraient de suite
« l'apprentissage des réalités de la vie... Vie
« des asiles, en général vie factice, incomplète... donne des notions fausses... Les
« rapports?... documents intéressés... ne

« montrent qu'un côté des choses. . . le beau. . .
« le revers de la médaille toujours à l'en-
« vers. . . ici comme ailleurs bien des lacu-
« nes. . . . »

Alors, quelqu'un présent, mais jusqu'alors invisible, se dressant tout à coup au-dessus de tous, s'écria : « Eh bien ! que l'œuvre soit
« éprouvée par le feu. » En un clin d'œil, tout flamba, tout, il ne resta rien. . . . Et nous, ouvriers dans cette œuvre, depuis le premier jusqu'au dernier, nous étions comme anéantis. Mais celui qui avait parlé, le Maître, se baissa dans les ruines et quand il se releva, il tenait entre ses doigts une pierre précieuse, éclatante de lumière, d'une lumière attirant et retenant le regard, à la fois douce et puissante.

Et le Maître, ouvrant la bouche, dit : « Dans
« toute œuvre humaine, même inspirée par
« mon Esprit, il y a et il y aura des imper-
« fections inévitables ; la bonne semence sur
« la terre ne sera jamais tout à fait sans i^{ra}ie.
« Ici en particulier, dans cette œuvre, il y a

« certainement du bois, du foin, du chaume
« dont le feu a eu raison, mais il y a aussi
« cette pierre précieuse, la charité, et, à cause
« d'elle, je continuerai mes bontés à ces mai-
« sons où tant de souffrances sont abritées ; je
« ne les abandonnerai point. Que votre cœur
« ne se trouble point et reprenez courage ! »

Alors ceux qui avaient parlé les premiers vinrent et dirent : « Nous avons parlé avec
« trop de précipitation et de sévérité. Oubliez
« nos critiques ; nous vous aimerons et nous
« vous aiderons dans votre labeur. » Et nous
répondîmes : Frères, nous n'oublierons pas ;
nous nous souviendrons, au contraire, et de
vos reproches et surtout de votre amour et,
avec la grâce de Dieu, l'édifice reconstruit
deviendra ce qu'il doit être.

C'est là-dessus, chers bienfaiteurs, que je
repris mes sens et rentrai dans la réalité pour
commencer ce rapport. Ce qui précède vous
est un garant qu'il sera écrit avec humilité et
véracité, sous le regard de Dieu auquel nous

nous recommandons, vous et nous, pour que nous soyons, bien que nombreux, un cœur et une âme.

Historique de l'année.

Bien que bissextile, la présente année n'a rien qui la distingue de ses devancières. Que vous dire, qui n'ait été dit sous toutes les formes et dans tous les tons ?

Dans les asiles, chaque jour ramène invariablement, aux mêmes heures, les mêmes devoirs : enfants à instruire et à dresser aux travaux du ménage ; malades à soigner ; soucis de la vie matérielle, peu compliqués s'ils ne devaient s'appliquer qu'à une seule personne ; singulièrement lourds quand l'unité est près de cinq fois centuplée. Ne perdez pas de vue, dans ce total, la diversité des âges ; depuis la tendre enfance jusqu'à l'extrême

vieillesse ; des caractères où l'on peut monter et descendre la gamme, sans oublier les dièzes et les bémols ; des conditions sociales si diverses, elles aussi. Il faut donc se multiplier, s'ingénier pour donner à peu près ce que chacun réclame et se croit en devoir de réclamer. A côté d'une fleur au suave parfum, que de buissons épineux ! Souvent aussi, nos chers directeurs et directrices se sentent brisés, débordés, découragés. Ainsi le prophète Elie, fuyant au désert, pour échapper à la vengeance de Jézabel s'arrête sous un genêt, accablé d'émotions et de fatigues et demande à Dieu la mort : « Ah ! c'en est assez, Eternel, reprends mon âme ! » Qui nous blâmera, si nous passons par ces heures troublées ? N'aurez-vous pas plutôt de la pitié, une sainte pitié et un cri de prière vers Dieu, pour qu'Il nous relève comme il releva son serviteur le prophète et nous pousse en avant comme lui, avec un nouveau courage sur la voie où il faut que nous marchions.

La cause de ces difficultés se trouve dans ce fait que nous avons été obligés d'admettre à Siloé des hommes d'âge, aigris par le malheur et la maladie. Leur mécontentement et leurs plaintes ont trouvé un facile écho chez nos incurables intelligents, un méchant esprit s'est ainsi infiltré dans l'asile.

Quelques-unes des plus anciennes pensionnaires de l'Asile de Béthesda sont aussi dans ce même courant. Leurs exigences ou leurs plaintes incessantes ont un fâcheux retentissement sur nos faibles d'esprit. Il est vrai que l'existence, pour elles, est monotone. Il en a toujours été ainsi et nous ne pouvons pas faire qu'il en soit autrement. Leur imagination, renforcée de leur inexpérience, d'un manque de sens pratique, leur montre comme un paradis la vie en dehors des Asiles. De là ces mécontentements et, osons le dire, ces marques d'ingratitude si pénibles à ceux qui les soignent. Si, au lieu de rendre grâces du peu que l'on a, on suppose ce qu'on n'a pas en le

mettant en balance avec ce que l'on désire, nécessairement le plateau tombe toujours bas et du mauvais côté. Et pourtant, n'y a-t-il pas pour ces esprits aigris de sévères leçons données par leurs compagnes qui ont, malgré nos avis les plus pressants, quitté tel ou tel asile et qui voudraient maintenant y rentrer ; qui nous le demandent parfois avec l'accent du désespoir ? Le règlement est formel : Qui sort des asiles ne doit plus y rentrer. Cette règle est nécessaire pour le bon ordre et la discipline. Cependant, nous blâmeriez-vous, si la charité l'emporte en certains cas sur la règle, pour aussi juste qu'elle soit ? Une pauvre femme qui avait quitté la Retraite, en dépit de nos sollicitations a été réintégrée, car sa situation était poignante. Elle nous est revenue, mais nous l'avons placée à Béthesda. Au lieu de la jolie chambrette qu'elle occupait, elle est dans un dortoir, mais sa joie et sa reconnaissance sont grandes. Cela ne crie-t-il pas à nos mécontentes : « Au lieu de vous plaindre, rendez grâces à Dieu. »

Rendre grâces, c'est là le devoir imposé à tous et cette obligation n'en est une qu'à cause de ce fond d'égoïsme naturel, mâtiné d'orgueil, qui est en chacun de nous, quelle que soit sa situation et qui suggère à chacun qu'il est quelque chose d'important, un microcosme vers lequel tout doit converger. Cela ne doit pas être. Il nous faut sortir de nous-mêmes pour nous retrouver après avoir passé par Jésus-Christ. Vinet a écrit quelque part qu'il y a trois sortes d'égoïsmes : moi ; moi et les miens ; les miens et moi. Le premier est haïssable, c'est convenu ; le second mi-haïssable ; le dernier, supportable pour celui qui le pratique ; les trois, à vrai dire, ne valent rien. Le désirable, c'est de se perdre de vue soi-même, de s'oublier soi-même pour les autres ; de considérer notre prochain avec un regard de bienveillance, car nous trouverons souvent de trop justes motifs de le plaindre et par là d'être poussés à la reconnaissance.

C'est là de l'optimisme, qualité supérieure, parce que c'est l'Évangile seul qui l'inspire.

Relevez-vous donc, chers pensionnaires, de votre tristesse, de ce marasme lourd et fatigant pour vous et pour les autres.

Et ceci me ramène, pour encadrer ces ombres d'un peu de lumière, à nos chers idiots ; c'est auprès d'eux que nos directeurs et directrices trouvent quelque compensation et des encouragements. Ils ont leurs lubies, leurs lunes rousses, leurs accès de colère violente, mais de courte durée ; le baromètre remonte aussi vite qu'il est descendu et l'aiguille se maintient le plus ordinairement dans la région du beau temps. Un rien les satisfait, la plus petite attention les ravit ; leur visage s'épanouit dans un large sourire ; ils sont reconnaissants, ils sont bons. Ce sont eux qui, avec leur naïveté et leur modeste intelligence saisissent le mieux les leçons de l'Évangile. J'ai là une anecdote qui tremble au bout de

ma plume, il faut que je vous la dise. Nous avions comme étude biblique à notre Ecole du jeudi, le fait bien connu de Salomon qui, mis en demeure de demander à Dieu ce qui lui plairait, choisit entre toutes choses désirables, la sagesse comme étant le bien le plus précieux. Je parlais de la gloire proverbiale de ce prince; puis m'interrompant, j'interpellai les enfants de la Famille: Voudriez-vous être reines de France? Oh! toutes les mains se levèrent enthousiastes et de toutes les bouches sortit un **oui** bien accentué. Pour chacune, être reine, ce serait avoir de belles robes blanches, un carosse pour se promener, des serviteurs et des servantes empressés et surtout la jouissance de ne relever de personne, d'être libre de tous ses actes.

Me tournant ensuite vers les garçons: Et vous, voudriez-vous être Rois de France? A la vérité, tous refusèrent avec ensemble et comme un seul homme, mais pour accepter la place de Président de la République; non

pas, bien entendu pour les épines, mais pour les avantages de cette situation éminente ; pour être acclamés par la foule, pour entendre les tambours battre aux champs et les fanfares militaires éclater sur leur passage et surtout, c'est le clou de la situation, pour faire de bons dîners à l'Elysée. Un seul des garçons, simple d'esprit, était resté silencieux, car il est sourd comme un pot. Et toi, lui criai-je, voudrais-tu être Roi ? — Non, dit-il, après s'être vivement ébroué. — Et la raison ? — « Parce que je ne sais pas si je saurais « bien gouverner mon peuple. » Ici, vous le voyez, le simple dépassait les intelligents ; seul entre tous il avait compris la leçon.

Le conseil d'administration, après y avoir mûrement réfléchi, a décidé que pour alléger la tâche de nos directeurs et de nos directrices, il fallait par le travail, un travail facile mais obligatoire et varié autant que possible, occuper nos pensionnaires. Ce sera un remède, pensons-nous, contre l'ennui qui pèse sur

eux et les aigrit. Nos garçons qui travaillent aux jardins et à la métairie, à la vannerie et à la couture sont la minorité. Notre désir est d'en augmenter le nombre en élargissant les cadres de nos ateliers existants et même d'en créer de nouveaux. Cette question est à l'étude, mais la solution en est moins facile qu'il ne le semblerait de prime abord. Nous sommes aux prises, en effet, avec des natures caméléoniques, malléables aujourd'hui, demain récalcitrantes. Que de diplomatie, que de patience ne faut-il pas, pour ne pas les effaroucher, pour leur faire comprendre qu'en définitive ce qu'on leur demande est pour eux tout bénéfice ! Pour eux, non pour les asiles, car le travail de nos ateliers ne sera jamais une source de revenus. En tout cas, ce serait beaucoup si le contentement général et un bon esprit sortaient de cette discipline d'un travail régulièrement, doucement mais fermement imposé. Je n'ose pas dire que nous avons débuté dans cette voie ; nous avons

essayé de débiter et cet essai nous a montré combien il sera difficile d'arriver à un résultat positif. La bonne volonté de nos chers directeurs et directrices de Siloé et de Béthel, M. et M^{me} Imbert, M. et M^{me} Monthus, sera à la hauteur des difficultés nouvelles ; ils nous l'ont promis et cela suffit. Sans être surpris de cette nouvelle marque de leur zèle, nous les en remercions avec cordialité.

Au 30 avril 1887, nous avions 465 pensionnaires. Dans le courant de l'exercice écoulé, nous avons eu 84 demandes d'admission, 68 entrées, 38 sorties et 25 décès.

Au 1^{er} mai nous restions avec 470 pensionnaires ; aujourd'hui, 31 mai, par suite d'entrées nouvelles ils sont 480. Sur ce nombre, il en est 61 qui sont de la Suisse, savoir :

20	du canton de Genève.
21	id de Neuchâtel.
17	id de Vaud.

2 id de Berne.

1 id du Valais.

La progression est donc constante et encore nous ne pouvons admettre tous ceux qui nous sont présentés, en particulier, les malheureux atteints d'aliénation mentale. Nous rappelons aussi que les Asiles John Bost, sont exclusivement pour les protestants ; à peine sont-ils suffisants pour eux, et nous ne pouvons qu'appliquer cette règle, souvent avec regret, mais enfin nous l'appliquons dans l'intérêt même de nos coreligionnaires, qu'il nous est obligatoire de sauvegarder. Un malade d'une autre Eglise que la nôtre peut rester comme pensionnaire, quinze, vingt ans et plus, et empêcher à diverses reprises l'admission d'un membre de notre Eglise. Au reste, je suis heureux de vous signaler l'existence d'établissements catholiques, fondés, paraît-il, sur le modèle de nos Asiles. Un de nos amis que j'ai rencontré à Cannes m'a annoncé cette bonne nouvelle. Il devait m'envoyer des dé-

tails sur ces établissements et sans doute qu'il n'a pas encore reçu, pour me les communiquer, les renseignements qu'il attendait. Puisse le prochain rapport combler cette lacune dans le sens de notre espérance ! Nous serons bien heureux de pouvoir diriger de ce côté les malheureux qu'on nous présente, sans qu'il nous soit possible de les admettre, non pour cause d'étroitesse, je le répète, mais par nécessité.

Nos deuils

J'aborde maintenant le cœur serré, cette partie de mon travail. La mort, en effet, a largement moissonné dans les rangs de nos bienfaiteurs. En première ligne, et sans tenir compte de l'ordre chronologique, je nomme la veuve du vénéré fondateur des Asiles.

Madame John Bost est décédée le 21 octo-

bre dernier, dans sa propriété de Meynard, dans cette maison si largement ouverte à l'hospitalité et si riche en souvenirs pour tant d'amis des Asiles.

Quand elle épousa, en 1861, notre cher Monsieur Bost, ses sympathies étaient depuis longtemps acquises à l'œuvre de son mari et elle se montra la digne compagne de cet éminent philanthrope. Veuve depuis six ans, la blessure est toujours restée saignante. C'est une grande et inénarrable souffrance de perdre ceux qu'on aime. Pour notre sœur, cette épreuve se compliquait d'une autre épreuve, celle de ne plus être collaboratrice directe dans le champ de travail de son mari, où elle l'avait si puissamment aidé !

Ça été là une grande douleur, et notre sœur en a été comme brûlée. Mais la grâce de Dieu opéra et le calme se fit en elle par l'acceptation lente et graduelle, puis complète de ce qui était la volonté du Père céleste. Et je conserve pieusement en moi le souvenir

d'une conversation intime où nos cœurs à tous deux s'ouvrirent et battirent à l'unisson, sur le terrain de la fraternité et de l'amour chrétien. C'était bien peu de temps avant sa mort. Avait-elle déjà un de ces pressentiments sûrs qu'on garde pour soi sans les communiquer à personne, pour ne pas affliger avant l'heure ses bien-aimés ?

Sa mort a été douce. Ce départ a fait une profonde impression ici, dans les asiles et au-dehors, dans le cercle si étendu des bienfaiteurs des Asiles. Il a resserré les liens d'affection qui nous unissaient à ses chers enfants, et nous sentons que le temps qui use ou affaiblit tant de choses les fortifiera.

J'inscris avec un pieux respect dans ce nécrologe :

Miss **S. Rawlings**, de Tunbridge-Wells (Angleterre).

Madame **François Baccuet**, de Marseille.

Madame **Cador**, de La Rochelle.

Mademoiselle de **Tribolet**, de Neuchâtel.

Madame **Ed. Bosc**, de Bordeaux.

Madame **Armand Guibal**, de Castres, qui a fait un legs de 10.000 fr. aux Asiles.

Les familles de ces amis ont repris ou gardé à leur compte l'héritage de leur bienfaisance, et plusieurs nous l'ont déjà témoigné de façon bien touchante. Qu'elles reçoivent ici publiquement, avec l'expression réitérée de notre sympathie chrétienne, l'hommage de notre gratitude.

Une amie qui, de même que M^{me} John Bost, a tenu une grande et belle place dans l'Eglise et dans les Asiles, a été rappelée à Dieu dans la force de l'âge et dans la pleine possession de ses facultés, alors qu'à vues humaines, il paraissait tout naturel qu'elle fournît encore une longue carrière.

Madame **Bouvier-Monod**, fille puînée d'Adolphe Monod, a été enlevée à sa famille, à ses amis et à l'Eglise, le 16 Septembre 1887. Dans le champ varié de ses occupations, nos Asiles

occupaient une large place. Combien d'autres, qui ont été les objets de sa sollicitude, disent la même chose en ce qui les concerne ! C'est que cette chrétienne d'élite se donnait tout entière à tout ce qu'elle faisait, de telle sorte qu'on ne pouvait croire, quand elle s'occupait d'une œuvre, qu'elle pût avoir le temps de songer à une autre. Et cependant quelle diversité de travail dans l'harmonieuse et féconde unité de sa vie ! Elle avait le don, entre plusieurs autres, de faire avec succès et sans fièvre, ni agitation, la multiplication de l'activité et de la charité au bénéfice de tous. L'apôtre St-Pierre, s'adressant aux femmes leur dit : « Ayez la parure incorruptible d'un esprit « doux et paisible qui est d'un grand prix « devant Dieu. Ainsi se paraient autrefois les « saintes femmes qui espéraient en Dieu. »

Telle était la sœur que nous pleurons. La « semaine religieuse » de Genève, dans son N° du 24 Septembre 1887, lui a rendu un pieux et juste hommage. Qu'il me soit permis d'en

ajouter un autre emprunté à une lettre de mon ami M. le pasteur Charles Verne de Paris, beau-frère de M^{me} Bouvier Monod, adressée à quelques-uns de ses anciens disciples..... « Ceux d'entre vous qui l'ont connue savent à quel point elle unissait toutes les distinctions, tous les charmes, toutes les vertus aimables et fortes et quelle activité intelligente, dévouée et féconde elle a déployée dans plusieurs sphères dont chacune aurait suffi, semble-t-il, pour absorber toutes ses forces. Elle a usé ainsi, sans se rendre compte de la profondeur du mal, sa robuste santé, et elle a succombé, au même âge que son père, à une maladie différente qui, après avoir été traitée sans succès, mais sans inquiétude prochaine pour les siens, pendant quelques mois, est devenue promptement beaucoup plus grave et s'est terminée par une mort foudroyante! Mais j'aime mieux rappeler suivant l'expression de la dépêche qui m'annonçait sa fin, qu'elle s'est paisiblement endormie, entourée de son

mari et de ses enfants tous présents, sauf une de ses filles qui n'a pu être prévenue à temps....

• Peu de vies laissent le souvenir d'une pareille plénitude de dons, d'une aussi grande richesse de cœur, d'affections, de hautes pensées, de sentiments généreux, d'attentions délicates sans que rien ni personne fût jamais négligé, ni les travaux du dehors, ni les grandes œuvres de la charité et de la foi (Laforce et les Missions le savent); ni les pauvres, ni les petits, ni les isolés; ni son mari dont elle encourageait les travaux et savait ménager le temps et qui offre entouré de ses enfants, unis dans une même douleur et une même espérance, le spectacle d'une foi sereine, si soumise et si reconnaissante; ni ses enfants et sa nombreuse correspondance avec ceux qui étaient absents; ni ses parents, frères, sœurs, cousins, etc..., dans une aussi nombreuse famille; ni les amis, ni les jeunes gens, parmi lesquels tant d'étudiants sont venus se réchauffer à la flamme qui brillait à ce foyer...»

Ce n'est pas un panégyrique, mais l'expression de la vérité.

M^{me} Bouvier-Monod s'est beaucoup dépensée pour les Asiles; depuis 1861 elle était présidente de notre société Adolphe de Genève et son zèle ne s'est jamais ralenti, parce qu'elle aimait Dieu et que le corollaire de l'amour de Dieu, c'est l'amour du prochain. Or, l'amour est infatigable, il ne se lasse jamais. L'amour est inépuisable; il vit et renaît de lui-même et plus il s'épanche, plus il surabonde. M. le professeur Bouvier-Monod, par piété conjugale, a bien voulu accepter la présidence de notre Société Adolphe et cette résolution a adouci en quelque mesure la profondeur de nos regrets. Avec M^{me} Eugène de Budé comme vice-présidente, M^{lle} Gaussen comme secrétaire et M^{lle} Bungener comme trésorière, la société a repris son œuvre et travaille pour nous. Que Dieu mette sur ce travail le sceau de sa bénédiction !

M. J. R. Woolfield, vénérable vieillard, dont

le cœur est resté jeune jusqu'à l'âge de 88 ans, a été rappelé à Dieu le 28 avril. C'est lui qui, en venant à Cannes, en 1845, a transformé avec son ami Lord Brougham, ce qui n'était qu'un village de pêcheurs en cette ville qui est une des plus agréables stations hivernales du littoral méditerranéen. Il avait une grande influence et était hautement considéré de la colonie anglaise. Il fut le bras droit de John Bost et il est resté jusqu'à la fin, un ami infatigable des asiles. C'est lui qui organisait chaque année un grand meeting dont le succès était toujours assuré. Quel zèle aussi il déployait; comme il agissait et faisait agir! Son départ est une perte immense pour nous et c'est avec angoisse que nous nous demandons si quelqu'un se trouvera pour le remplacer. Que Dieu, qui nous avait donné ce dévoué bienfaiteur, inspire à quelqu'un de nos amis de Cannes le désir de reprendre sa tâche et de la continuer. Que l'excellente M^{me} Woolfied reçoive encore l'expression attendrie de nos regrets, de notre

sympathie et de notre respectueuse affection.

Cette pénible nomenclature n'est pas achevée. J'ai encore à enregistrer deux deuils.

Celui du bienheureux M. **L. Nagel**, pasteur à Neuchâtel, chrétien bienveillant, au cœur chaud; il nous envoyait chaque année des dons généreux recueillis dans son Eglise. Il est mort après une cruelle et longue maladie supportée avec le courage et la patience que donne le Saint-Esprit, dit le journal religieux de la Suisse romande. Il est mort debout, en pleine activité; la veille de son départ il dictait encore des *Nouvelles* pour son journal missionnaire.

Enfin, nous sommes encore sous le coup de l'émotion causée par la mort de M. **Edouard de Bethmann**, membre du conseil d'administration de nos asiles. Il avait pris spécialement à cœur ce mandat. Il nous venait voir en dehors des séances du Comité et il aimait à prolonger ses visites. Il avait adopté les Asiles de garçons, si bien qu'à Siloé et à Béthel on

disait couramment : « *Notre monsieur de Bethmann* » comme si cet ami eût été leur propriété exclusive.

De bon conseil, vigilant, prévoyant, nous suggérant des idées, des améliorations, son esprit toujours en éveil, parce que son cœur battait plein l'affection et le dévouement, il nous manque beaucoup et nous avons peine à nous convaincre qu'il n'est plus avec nous. M. Manès, membre du Consistoire de Bordeaux, a prononcé sur la tombe de notre ami, son collègue, au nom de ce corps ecclésiastique, une notice qu'il a bien voulu me communiquer et où l'on retrouve vivant celui que nous pleurons. Je suis heureux et reconnaissant de pouvoir ici en transcrire une partie. « Pour ce qui concerne les pauvres et nos diverses institutions de charité son dévouement s'accroît en raison des besoins. Membre honoraire de la Société de prévoyance et de secours mutuels de Bordeaux, membre du Comité auxiliaire de

« Bordeaux pour la Colonie de S^t-Foy, il
« a pour les déshérités de toutes sortes,
« une véritable affection; donnant abondam-
« ment à toutes les œuvres qui s'occupent
« de l'amélioration de leur sort, des témoi-
« gnages fréquents de la plus bienveillante
« générosité.

« Mais, parmi toutes ses œuvres, il en est
« une qui a sa prédilection, qu'il aime entre
« toutes, c'est celle des Asiles de Laforce;
« de ces établissements, qu'avec l'aide de
« Dieu, des prodiges de persévérance, de
« compassion et de charité sont seuls parve-
« nus à fonder, et où se trouve accumulées
« tant de misères et tant de souffrances que
« tous ceux qui les visitent pour la première
« fois en sortent confondus, emportant en eux,
« avec le sentiment d'une profonde admira-
« tion pour le Fondateur d'une œuvre aussi
« grandiose, celui d'une inoubliable commisé-
« ration pour les infortunés qu'elle abrite.
« Avec sa nature charitable et compatis-

sante, avec sa constitution malade qui le rapprochait par la souffrance de quelques-uns de ces malheureux. M. Edouard de Bethmann devait, plus que tout autre, être ému d'un pareil spectacle. Chaque fois qu'il retournait à Laforce, il s'y sentait attiré par une croissante sympathie; aussi lorsqu'en 1882 il fut appelé à faire partie du Conseil des Asiles, après la mort de leur vénéré fondateur, M. John Bost, ce fut avec empressement qu'il accepta cette lourde tâche, à laquelle il devait donner jusqu'à la fin, toute son activité et tout son cœur.

Dès ce moment, notre regretté collègue n'a cessé de prodiguer ses soins à cette œuvre multiple, qui, on peut le dire, a été le souci constant et dominant de ses dernières années. A son concours de chaque jour, il apportait une exactitude minutieuse, une préoccupation intelligente, qui devaient être un puissant intérêt; il affectionnait

« véritablement les pensionnaires de ces
« Asiles, il les aimait même individuellement :
« et, en leur faisant du bien, il s'en faisait
« à lui-même ; car ce contact fréquent avec
« ces malheureux développait en lui les
« sentiments les plus purs et les plus nobles
« de la véritable charité.

« En même temps, il se rendait compte des
« besoins de l'œuvre, en étudiait les moindres
« détails et s'ingéniait à y réaliser des
« réformes, apportant à cette attachante
« occupation toute l'ardeur de sa nature
« généreuse.

« Plus ses forces diminuent, plus on voit
« augmenter sa piété, sa sollicitude pour les
« œuvres de l'Eglise, sa charité pour tous
« ceux qui souffrent. Il semble qu'il soit
« tourmenté du besoin de se dépenser pour
« les choses utiles et qu'il n'ait plus le temps
« de faire tout ce qu'il veut. »

On ne pouvait mieux dire ni plus complètement faire revivre, en quelques mots, notre

bon ami M. de Bethmann. La vie terrestre est sérieuse, mais après les épreuves, les agitations, les fatigues contractées au service du Maître, il y a le repos des saints et la vie éternelle !

RAPPORT MÉDICAL

Quoique pour la plupart étrangers à la médecine, voulez-vous m'accompagner dans une de mes visites quotidiennes dans nos différents Asiles ? Ce sera peut-être un peu long ; peut-être aussi me laisserez-vous faire seul une partie de la visite, et me demanderez-vous grâce à certains moments : n'importe, armez-vous de courage et partons.

Commençons, si vous le voulez bien, par **Béthesda**. — C'est une population bien mêlée

que celle de cet Asile: l'infirmes intelligente se fait traîner par l'idiote en bonne santé, l'aveugle se fait conduire par la paralytique, la femme incurable qui a quitté sa famille et ses enfants est tout heureuse de la société des plus jeunes pensionnaires qui lui rappellent ses propres enfants et apportent quelques aimables distractions à ses souffrances et à ses épreuves. Nous examinons quelques petits bobos dans les salles de couture ou de réunion, nous faisons quelques prescriptions à des fatiguées de l'estomac ou ordonnons un sirop calmant à des enrhumées et nous nous dirigeons vers l'infirmerie. Elle a été occupée toute l'année par une ou deux malades seulement. Nous essayons de soulager moralement et physiquement une pauvre jeune fille atteinte de phthisie et dont les jours sont comptés, et une jeune femme atteinte d'une maladie incurable de la moëlle qui doit l'emporter courte échéance. L'une et l'autre ont des moments de découragement, de révolte même;

elles nous accusent presque de mauvais vouloir, parce que nous ne les soulageons pas assez vite, pas assez bien, parce que leur mal fait tous les jours des progrès. Nous sommes sensibles à leurs reproches immérités; nous nous avouons tout bas notre impuissance et ajoutons tout haut quelques bonnes paroles à notre prescription quotidienne espérant que l'une et l'autre apporteront un peu de calme à ces infortunées. Le calme arrive, l'esprit et le corps sont un peu soulagés, mais nos deux malades nous ont quittés.

De Béthesda, passons à **Eben-Hézer**. — Vous tremblez à la pensée du triste spectacle d'une crise d'épilepsie. Ayez un peu de courage; il y a beaucoup à parier qu'il n'y aura pas d'accès pendant notre visite, et d'ailleurs nos aides sont très habiles pour vous éviter ce triste spectacle. Ici encore, des enfants, des fillettes, des femmes d'un certain âge, et je vous dirai tout bas que ces dernières sont assez souvent moins raisonnables et plus raison-

neuses que les premières, des infirmes, des intelligentes, des esprits obscurcis par la maladie. A notre arrivée nous entendons des cris, des coups violents frappés contre la porte d'une cellule, avec une régularité et une tenacité fatigantes ; je ne vous imposerai pas ce spectacle : c'est une pauvre fille qui, après une série de crises, est en folie ; cet état ne sera que passager, mais durera plusieurs jours et plusieurs nuits sans la moindre interruption. Après ce temps la pauvre fille, épuisée de fatigue, la voix éteinte, reprendra peu à peu ses habitudes et reviendra prendre sa place auprès de ses compagnes. Montons à l'infirmerie. Ici encore une pauvre phthisique, dévorée par la fièvre et la maladie, va bientôt s'éteindre dans les bras de sa mère, accourue du fond de l'Algérie pour recevoir son dernier soupir ; elle va bientôt s'éteindre, mais sans récriminations ; elle sent, elle sait qu'elle va partir, que ses souffrances vont finir, qu'elle va quitter cette vallée de larmes et de douleurs, mais elle nous

dit qu'elle sait où elle va et nous demande avec calme si nous croyons qu'elle en a encore pour longtemps. Les larmes dans les yeux à la vue de la mort du juste, nous lui serrons la main pour la dernière fois. Qu'a-t-elle, celle-ci qui semble dormir dans son lit et dont le souffle est si fort ? — Elle a eu une dizaine de crises la nuit dernière : elle a la fièvre ; éloignez-vous, elle ne tardera pas à avoir d'autres crises ; elles vont se succéder presque sans interruption. Elle est en **état de mal** : l'ange de la mort veille à son chevet. Cette autre aussi se meurt : il n'y a que trois ans qu'elle est dans l'asile, mais un affaiblissement progressif s'ajoute à ses crises et l'emporte bientôt. Eben-Hézer a perdu ces trois pensionnaires.

Dirigeons-nous maintenant vers **La Miséricorde** : Ici le spectacle est plus attristant : nous n'allons voir que des intelligences éteintes ou presque éteintes. Tous les âges de la vie y sont représentés : ce bébé au crâne difforme, au visage contrefait, n'a que quatre ans, et

cette grand'mère en a près de 70. Chez toutes l'intelligence a disparu ou à peu près, si toutefois elle a jamais existé. Mais si le bon est parti ou est absent, le mauvais est resté; si l'être supérieur n'existe pour ainsi dire pas, l'être animal subsiste tout entier. Entendez ces cris, ces vociférations, ces paroles plus que grossières,.... mais ne les écoutez pas. Miséricorde pour ces malheureuses! Voyez-vous cette créature, vous la connaissez sans l'avoir jamais vue: on a déjà raconté son histoire (voir Rapport de 1884) âgée de 6 ans à son arrivée, et n'en paraissant en réalité que 3 ou 4, elle est complètement idiote, infirme, et épileptique. Il y a 7 ans qu'elle est dans l'Asile, et n'a fait aucun progrès; son corps a grandi; et voilà tout; pas une lueur d'intelligence n'a lui dans son regard inexpressif et toujours perdu dans le vague; ses crises ont augmenté, sa faiblesse aussi. Elle est marquée pour une délivrance prochaine. Marquées aussi pour la délivrance ces deux

vieilles pensionnaires de Béthesda, transférées ici: l'une est dans les asiles depuis plus de 20 ans, l'autre depuis près de 20 ans. L'affaiblissement progressif à marche rapide, quelquefois foudroyante, fait de nombreuses victimes à **La Miséricorde**, surtout cette année-ci. Nous avons eu 8 décès dans cet Asile, un seul causé par une maladie aiguë.

Si la reconnaissance, même la reconnaissance médicale, était pour jamais perdue ou égarée seulement, je le dis à l'honneur de nos pensionnaires de la **Miséricorde** que j'ai tant calomniés, il y a un instant, elle se retrouverait dans cet Asile. Voyez cette pauvre idiote: elle est affreusement disgraciée de la nature, son aspect est presque repoussant, elle ne parle que dans un langage inarticulé, mais elle nous fait en silence des signes très expressifs, qu'elle accompagne parfois de paroles inintelligibles pour nous, et prononcées à voix basse. Son excellente directrice est fatiguée, elle repose dans la chambre qui est au dessus du

préau; il ne faut pas faire de bruit. Cette autre vient me serrer la main avec affection, et esquisse un sourire qui a la prétention d'être gracieux, en me montrant sa main enveloppée. Elle me remercie à sa façon de ce que je l'ai soulagée d'un abcès douloureux.

Quittons cet asile de Miséricorde et dirigeons-nous maintenant vers **Le Repos**: — Ici le spectacle change; le personnel n'est plus le même. Nous sommes gracieusement reçus par les dames du Repos qui, toutes ou presque toutes, sont descendues pour prendre le thé de trois heures. La doyenne, elle a presque vu naître le siècle, nous demande en riant une recette sûre pour rendre la jeunesse à son estomac délabré, hâtons-nous de dire qu'elle n'a que cette seule partie d'elle-même qui ait perdu les forces et l'entrain de la jeunesse. Plusieurs pensionnaires ne se sont pas rendues au thé: l'une d'elle passe un très mauvais hiver; un catarrhe pulmonaire la fatigue beaucoup. Elle nous a

quittés après avoir fait au Repos un séjour de 12 ans. Deux ou trois autres, percluses, impotentes, gardent la chambre et demandent le secours de notre ministère.

Mais l'heure nous presse, allons voir les dames de **La Retraite**. — Quelques-unes d'entre elles, prises de rhumatismes, ou affligées de névralgies rebelles, nous demandent de les calmer. Essayons de le faire, mais soyons assez franc pour ne pas leur promettre une prompte et ferme guérison. Saluons en passant une pauvre femme presque dans l'enfance et qui n'a que quelques jours à vivre. N'oublions pas notre visite quotidienne à ma pauvre phthisique qui depuis bien des années, lutte avec la souffrance et avec la mort, dont le caractère est parfois..... mais inclinons-nous avec respect devant la douleur; encore une qui va bientôt payer son tribut à la mort. Nous n'avons que ces deux décès à enregistrer à **La Retraite**.

Et **La Famille**, vous n'allez pas aujourd'hui

à la Famille, me dites-vous? — On n'est jamais malade à la Famille, et l'hiver est passé, et avec lui les tristes et douloureuses engelures.

Si vous n'étiez déjà plus que fatigués par le triste spectacle que vous venez de voir, je vous demanderais de m'accompagner à **Siloé** à **Béthel**, à **La Compassion**, où vous verriez à peu de choses près, mais chez des hommes ou des garçons, les mêmes misères qu'à Bêthesda, Eben-Hézer et la Miséricorde. Ici le spectacle vous paraîtrait peut-être plus triste que chez les femmes, soit que le costume de celles-ci masque mieux les difformités physiques, soit que ces difformités soient plus grandes chez nos pensionnaires hommes.

A **Siloé** je vous montrerai, entre autres, plusieurs malheureux atteints de maladies de la moëlle et dont la vie n'est qu'un long martyre. Cet Asile n'a perdu qu'un seul pensionnaire, malgré sa nombreuse population. Il y avait fait un séjour de 14 ans, pendant lesquels

il avait assez bien appris le métier de tailleur, et a succombé en très peu de jours à une maladie cérébrale aiguë.

Béthel a été plus durement éprouvé; il a perdu six pensionnaires, presque tous par l'état de mal. **La Compassion** en a perdu deux, dont un avait fait un long séjour de 21 ans et demi dans les Asiles : pauvre idiot, inoffensif et doux, qui s'est éteint, le sourire aux lèvres, enlevé par une phthisie galopante.

Il n'y a donc pas de maladies aiguës dans les Asiles? — Pas ou presque pas; à part un état de mal typhique qui s'est terminé par la mort chez une pensionnaire de **La Miséricorde**, et l'affection cérébrale aiguë que je viens de signaler à **Siloé**, nous n'avons eu à soigner que quelques maladies saisonnières; une série de vraie grippe, à forme bénigne, il est vrai, dans presque tous nos Asiles, quelques bronchites légères, quelques maux de gorge, et c'est tout.

Et comment en serait-il autrement: tous

nos Asiles, vous avez pu le constater, sont admirablement installés ; ils réunissent toutes les conditions hygiéniques désirables : propreté scrupuleuse, aération parfaite, isolement, exposition. Nos pensionnaires, à quelque catégorie qu'ils appartiennent, trouvent à Laforce, ce que beaucoup ne trouvaient pas dans leurs familles, vêtements chauds en hiver, légers en été, intermédiaires dans la mi-saison, nourriture régulière, saine, variée appropriée au tempérament de chacun, soins hygiéniques et de propreté indispensables. Ils sont tous les jours entourés d'affection, de sollicitude et de vigilance éclairée par les directeurs et les directrices qui, depuis de longues années, connaissent leur tempérament, leurs habitudes, leur fort et leur faible, ce qui fait, qu'avec des moyens bien simples, et bien entendus, nous pouvons obtenir des résultats si satisfaisants.

Et vos **épileptiques**, les guérissez-vous, me demandera-t-on ? — Nous n'avons pas cette

prétention; nous nous estimons très heureux lorsque nous pouvons arriver à diminuer le nombre et l'intensité de leurs accès. Cette diminution, que j'ai déjà signalée, continue à se maintenir chez un certain nombre de nos malades, grâce à un traitement régulier, et régulièrement suivi. Nous avons plusieurs de nos épileptiques qui n'ont plus que 5 ou 6 crises par an, alors qu'ils en avaient trois ou quatre par mois. Plusieurs même, et de ceux qui en avaient le plus, n'en ont pas depuis près de deux ans, ce qui ne s'était jamais produit chez eux; l'un d'eux s'occupe avec assez de succès à relier les livres des différentes bibliothèques des Asiles.

Si nous ne guérissons pas les épileptiques nous ne rendons pas non plus l'intelligence aux idiots qui l'ont perdue, pas plus que nous ne la donnons à ceux qui n'en ont jamais eu; mais nous cherchons à utiliser et à développer autant que possible le peu qui est en eux, par des distractions instructives et des tra-

vaux appropriés. Ces travaux sont bien restreints et bien peu nombreux. Nous espérons cependant pouvoir arriver à un prompt et bon résultat, à les occuper tous ou presque tous, grâce au dévoué concours de nos chers directeurs et de nos chères directrices de **Siloé** et de **Béthel**, et de l'aide que nous pourrions trouver chez nos autres pensionnaires plus ou moins infirmes, mais intelligents.

En terminant je remercie bien sincèrement notre vieil ami et ce vieil ami des Asiles, mon excellent confrère, le Dr Barraud, qui, malgré ses nombreuses et absorbantes occupations, a bien voulu me remplacer, et a su, pendant plus d'un mois, trouver et prendre sur ses moments de libre, s'il en a jamais, le temps de venir voir ses anciens pensionnaires de Laforce, qui, ils le lui prouvent en toute occasion, ont toujours pour lui la plus profonde vénération.

Le Médecin des Asiles John Bost.

Dr E. ROLLAND

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

1955

1955

1955

1955

1955

1955

1955

1955

1955

1955

1955

1955

1955

1955

1955

1955

1955

1955

1955

1955

1955

1955

1955

1955

1955

1955

1955

1955

1955

1955

1955

1955

1955

1955

1955

1955

1955

1955

1955

1955

1955

1955

1955

1955

T A B L E A U

SURVENUS DANS LES ASILES

Décès: 25. Le Tableau suivant renferme

NOMS	AGES	ASILES	DATE DE L'ENTRÉE
1° Can. (Gustave) . . .	45	Béthel.	23 Janvier 1875 . .
2° Tis. (Léa)	22	La Miséricorde .	30 Avril 1875 . . .
3° Wen. (Edouard) . .	27	La Compassion.	8 Octobre 1865. . .
4° Chop. (Rosa)	40	Eben-Hézer. . .	20 Août 1881 . . .
5° Ha. Amédée	65	La Miséricorde .	2 Mars 1884
6° Lav. (Louise)	10	id	17 Janvier 1883. . .
7° Val. (Emile)	42	La Compassion.	12 Décembre 1885
8° Let. (Séraphine) . .	41	La Miséricorde .	4 Septem. 1857. . .
9° Bou. (Pétronille) . .	36	id	23 Avril 1867. . . .
10° Mic. (Charles) . . .	14	Béthel.	3 Novembre 1886
11° Né. (Joseph)	19	Siloé	21 Juillet 1873 . . .
12° Bl. (Elisa)	47	La Miséricorde .	15 Novem. 1884 . .
13° Vi. (Veuve)	62	La Retraite . . .	16 Juin 1884
14° Bar. (Félix)	54	Béthel.	8 Août 1882
15° Mar. (Angéline) . .	12	La Miséricorde.	2 Décembre 1881.
16° Han. (Salomé) . . .	37	La Retraite . . .	25 Juillet 1879 . .
17° Ey. (Catherine) . .	30	Béthesda	4 Décembre 1885.
18° Bi. (Clémence) . . .	65	Le Repos	12 Septem. 1875.
19° Cha. (Eugène) . . .	33	Béthel.	27 Mars 1878 . . .
20° Re. (Louise)	37	La Miséricorde.	10 Juillet 1885 . .
21° Du. (Marie)	39	Eben-Ezer	3 Novembre 1883.
22° Ma.	30	Béthesda. . . .	17 Septem. 1887.
23° Dou. (Pierre)	36	Béthel.	3 Juillet 1880 . . .
24° Cha. (Emilie)	29	Eben-Ezer	25 Avril 1875. . . .
25° Pu. (Pierre)	17	Béthel.	4 Décembre 1885.

ES DÉCÈS

MAI 1887 AU 30 AVRIL 1888.

incipales indications relatives aux décès.

DATE DU DÉCÈS	Séjour	MALADIES	CAUSES DU DÉCÈS
1 Mai 1887	12 1/2	Epilepsie	Etat de mal.
5 id id	12	Idiotie	Fièvre typhoïde.
18 id id	21 1/2	Idiotie	Phthisie pulmonaire.
10 Juin id	7	Epilepsie	Etat de mal.
13 id id	4	Faiblesse générale. — Epilepsie.	Affaibliss' progressif.
18 id id	5 1/2	Idiotie.	id
3 Juillet id	2 1/2	Paraplégie. Imbécillité	Phthisie pulmonaire.
14 id id	20	Idiotie.	Affaibliss' progressif.
12 Août id	19 1/2	Idiotie.	id
1 Octobre id	2	Epilepsie.	Etat de mal.
7 id id	14	Faiblesse générale . .	Congestion cérébrale.
10 id id	3	Idiotie	Affaibliss' progressif.
17 id id	3 1/2	Faiblesse générale . .	id
19 id id	5	Epilepsie	id
24 id id	7	Epilepsie.—Idiotie . .	id
22 Décem. id	8	Phthisie pulmonaire .	Phthisie pulmonaire.
30 id id	3	id	id
1 Janv. 1888	12	Faiblesse générale . .	Bronchite chronique
1 Février id	10	Epilepsie	Etat de mal.
9 Mars id	2 1/2	Idiotie.	Affaibliss' progressif.
24 id id	3 1/2	Epilepsie	id
28 id id	6 m.	Paraplégie.—Néphrite	Péritonite.
3 Avril id	8	Epilepsie	Etat de mal.
17 id id	13	Epilepsie. — Phthisie pulmonaire	Phthisie pulmonaire.
27 id id	2 1/2	Epilepsie.—Idiotie . .	Affaibliss' progressif.

RÉCAPITULATION du 1^{er} Mai 1887 au 30 Avril 1888

Demandes d'admission. — Entrées. — Sorties. — Morts.

NOMS DES ASILES	NOMBRE des PENSIONNAIRES	DEMANDES D'ADMISSION	ENTRÉES	SORTIES	MORTS
La Famille	87	18	16	12	"
Béthesda.....	81	10	5	6	2
Eben-Hézer	50	8	5	5	3
Siloé	84	13	11	8	1
Béthel	34	6	2	1	5
La Compassion.....	40	5	6	"	3
Le Repôs	24	11	7	3	1
La Retraite	30	6	3	1	2
La Miséricorde	40	7	13	2	8
TOTAUX.....	470	84	68	38	25

Dons anonymes

Anonyme de Mulhouse.....	300	»
id de Toulouse	10	»
id de St Quentin	20	»
id d'Epervay, de la part de Freddie et d'Henri	5	»
id de L... ..	20	»
id de Montpellier en 3 fois....	30	»
F. H. par M. le p ^r P.	100	»

RELEVÉ DES RECETTES

du 1^{er} Mai 1887

RECETTES

Pensions	72,984	05
Dons ordinaires.....	38,933	68
Dons extraordinaires.....	22,396	80
Don spécial pour harmoniums	1,210	.
Produit des jours	43,725	15
Collectes et Ventes	41,200	70
Société du Sou Protestant.....	483	.
Rentes et Revenus divers.....	18,426	92
<hr/>		
Total des Recettes....	239,360	30
Actif au 30 Avril 1887....	23,553	21
<hr/>		
Somme totale....	262,913	51

Le Trésorier comptable,

A. LAFARELLE

Après vérification, nous avons trouvé la situation
conforme aux livres.

Les membres du Conseil d'administration,

H. COUVE.

G. BOY.

J. GUEX.

ET DES DÉPENSES

au 30 Avril 1888

DÉPENSES

Nourriture	91,071	60
Vêtements	15,432	80
Lingerie et Mercerie	4,288	75
Blanchissage	2,540	20
Eclairage et combustible	7,665	40
Meubles et ustensiles	5,076	75
Service de santé	5,535	20
Bureau et correspondance	996	27
Rapports et Imprimés	2,072	25
Bibliothèque, classes, abonnements	1,442	25
Voyages	2,517	65
Chevaux et voitures	2,526	90
Impôts et assurances	2,871	90
Réparations et entretien des immeubles ..	9,223	»
Rémunération du personnel	33,645	75
Frais de réception	2,000	»
Dépenses diverses	3,441	45
Total des dépenses ordinaires	192,348	12
Dépenses Extraordinaires		
Agrandissement de la Retraite solde...	4,145	20
Béthel (réfectoire) etc, — ...	1,576	»
Repos (toiture) — ...	182	30
Lavoir — ...	819	»
Temple (peinture et fenêtres) — ...	1,699	20
— cloche	1,643	»
— harmoniums	1,210	»
Total des dépenses extraordinaires ...	11,274	70
Achat obligatoire de valeurs	34,842	10
Actif au 30 Avril 1888	24,448	59
Somme égale aux Recettes	262,913	51

SITUATION FINANCIÈRE

Les dons sous la forme de jours, de collectes ou de ventes sont inférieurs à ceux de l'année dernière de F^{cs}..... 12.565 44.

Relever ce fait sans insister suffit.

L'an prochain, Dieu aidant et vous, bien-faiteurs, vous y prêtant, nous reconquerrons le terrain perdu. Cependant, comme nous n'avons pas eu de grosses réparations à entreprendre, ainsi que c'était le cas pour le précédent exercice, nous avons clos nos comptes avec une encaisse de F^{cs}..... 24.448 59.

Il nous a été aussi possible de placer en rentes sur l'Etat les dons extraordinaires ou les legs faits aux asiles pendant l'exercice écoulé. L'encaisse dont nous venons de parler est, vous le savez, notre réserve bien néces-

saire pour traverser les mois de l'été où les rentrées se ralentissent et sont par conséquent inférieures à nos dépenses qui marchent toujours à peu près à la même allure.

Nous avons donc encore à rendre grâce à Dieu qui à notre demande : « Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien » a toujours répondu. Que l'avenir ressemble au passé et au présent; c'est là notre désir et notre prière.

Pau, Orthez, Baigts, Salies-de-Béarn Arcahon, Angoulême, Tours, Bolbec, Le Havre, Rouen, Reims, Sedan, Lille, Croix, Roubaix, S^t-Quentin, sont les endroits où j'ai été plaider cette année la cause des Asiles. Partout j'ai rencontré des sympathies. Je ne saurais médire du métier de collecteur, car, de toutes parts on m'a facilité la tâche de façon à la rendre agréable. Aussi je garde un souvenir bien vivant de ces tournées.

« Dieu tire sa louange de la bouche des enfants. » Je ferai l'exégèse de ce verset en

vous racontant deux ou trois aventures, où chaque fois, le beau rôle, celui de la charité agissante et sanctifiante, est tenu par une fillette. La première, âgée de 5 ans, vient me tirer par la manche de ma robe, au moment où je descends de chaire.

« Viens, me dit-elle, j'ai un secret entre nous deux. Ton sermon sort du genre, je l'ai compris, je veux donner quelque chose pour tes malades. » Et ouvrant son porte-monnaie contenant deux petits sous et deux gros sous, elle me donne ces derniers. Ce petit agneau fit ainsi aux asiles, la part du lion.

La seconde, âgée de sept ans, reçoit un centime de ses parents, par chaque bon point qu'elle gagne. Elle avait ainsi amassé une grosse pièce de cinq francs, qui représentait donc le chiffre de cinq cents bons points. Après avoir entendu parler des Asiles à l'Ecole du dimanche, elle dit à sa mère : « Je veux donner mes cinq francs. » Un peu plus tard, elle revint et dit : « Sais-tu, maman, qu'il

me faudra joliment travailler pour regagner tout cet argent.» La mère laissa libre l'enfant. Cette liberté était bien gênante; aussi fut-elle dans un gros souci, tantôt voulant, tantôt ne voulant plus donner. Enfin, après bien des élans et des reculs, elle prit sa décision : « Conduis-moi chez ce Monsieur ! » Et quand elle me vit, elle courut vers moi la main tendue, tenant entre ses mains le bel écu. « Tiens, prends le ! »

Une autre fillette donne aux Asiles ce que lui rapporte son inscription sur le tableau d'honneur; cinquante centimes chaque fois.

Nous avons aussi reçu de Strasbourg de la Maison du Bon pasteur, 25 fr. avec ces mots : « Pour les enfants malades de Laforce, de la part de quelques enfants bien portants. »

Les grandes personnes aussi pourraient figurer largement sur cette liste. Parmi les anonymes, il y a ce chrétien qui, l'an dernier a donné une cloche en bronze et cette année un bel harmonium pour le Temple et deux

autres plus petits pour nos asiles d'Eben-Hézer et de la Miséricorde.

Que je n'oublie pas de mentionner ici l'école du dimanche du Temple du S^t Esprit, à Paris, qui, chaque année, envoie le produit d'une collecte toujours abondante. Cette année elle a atteint le chiffre de 1297 fr. 45. Il est vrai que le Directeur de cette Ecole du dimanche, sait faire passer dans les cœurs, le feu sacré qui brûle en lui.

Nous avons donc, à côté de difficultés inévitables, de déceptions imprévues, de grands sujets d'encouragement et nous pouvons redire avec émotion la parole du Psalmiste: « L'Eter-
« nel est miséricordieux et compatissant; Il
« ne nous traite pas selon nos péchés.....
« Comment rendrai-je à l'Eternel tous ses
« bienfaits envers moi? J'élèverai la coupe
« des délivrances et j'invoquerai le nom de
« l'Eternel. J'accomplirai mes vœux envers
« l'Eternel en présence de tout son peuple. »

CONCLUSION

Nous avons désiré, chers Bienfaiteurs, vous mettre au courant de l'œuvre. Le ton de ce rapport est quelque peu mélancolique et tremblant au début. Mais il se raffermît à la fin par le cri d'espérance de la foi. De loin, les Asiles apparaissent comme une serre bénie de charité, toute baignée dans une atmosphère de paix chrétienne. C'est vrai, mais en partie seulement. Oui, il y a ici en quelque mesure l'Esprit de Christ, mais dans une plus large mesure, il y a notre esprit à nous, ouvriers et pensionnaires des Asiles, un esprit d'obscurité qui met des nuages au-devant du Soleil de Justice.

Il en a été et il en sera ainsi, parce que Laforce est sur la terre et non dans le Ciel.

Nous le disons pour que vous nous aimiez davantage et que vous veniez à notre aide davantage, je ne dis pas seulement par des sacrifices d'argent, mais par des prières ardentes et des supplications.

Il faut aussi que de notre côté nous soyons réellement unis pour être forts. Cette union cimentée par Jésus-Christ, accomplira des miracles ; car ce qui est impossible à l'homme seul est possible à Dieu. Et cette puissance éclate dans ceux qu'il a choisis pour instrumens, dans la mesure même où ils aiment Dieu et s'aiment et se soutiennent entre eux.

« Un homme voyageait dans la montagne, dit l'Auteur des « paroles d'un croyant », et il arriva en un lieu où un gros rocher, ayant roulé sur le chemin, le remplissait tout entier, et hors du chemin il n'y avait point d'autre issue, ni à gauche, ni à droite.

« Or, cet homme voyant qu'il ne pouvait continuer son voyage à cause du rocher, essaya de le mouvoir, pour se faire un passage, et

il se fatigua beaucoup à ce travail, et tous ses efforts furent vains.

« Ce que voyant, il s'assit plein de tristesse et dit : que sera-ce de moi lorsque la nuit viendra et me surprendra dans cette solitude, sans nourriture, sans abri, sans aucune défense, à l'heure où les bêtes féroces sortent pour chercher leur proie ?

« Et comme il était absorbé dans cette pensée, un autre voyageur survint, et celui-ci, ayant fait ce qu'avait fait le premier et s'étant trouvé aussi impuissant à remuer le rocher, s'assit en silence et baissa la tête.

« Et après celui-ci, il en vint plusieurs autres, et aucun ne put mouvoir le rocher et leur crainte à tous était grande.

« Enfin, l'un d'eux dit aux autres : « Mes frères, prions notre Père qui est dans les cieux, peut-être qu'il aura pitié de nous dans cette détresse. » Et cette parole fut écoutée et ils prièrent du cœur le Père qui est dans les cieux.

« Et quand ils eurent prié, celui qui avait dit :

« Prions, » dit encore : « Mes frères, ce qu'aucun de nous n'a pu faire seul, qui sait si nous ne le ferons pas tous ensemble ? » Et ils se levèrent, et tous ensemble ils poussèrent le rocher, et le rocher céda et ils poursuivirent leur route en paix. »

Ainsi soit et pour vous et pour nous !

Votre affectionné,

E. RAYROUX.

(Lu et approuvé en Conseil d'Administration dans sa séance du 30 mai 1888).

LES DONS ET SOUSCRIPTIONS SERONT REÇUS

FRANCE

- A *Laforce* (Dordogne), par M. le pasteur E. RAYROUX,
directeur général des Asiles.
A *Paris*, par MM. MALLET FRÈRES et C^e, banquiers,
37, rue d'Anjou-Saint-Honoré.

PAR LES « SOCIÉTÉS ADOLPHE » CI-APRÈS :

- A *Alais*, par M^{lle} ARBOUSSET, rue Fabrerie.
A *Bordeaux*, chez M^{lle} MARIE HOVY, 63, rue la Course.
A *Ganges*, chez M^{lle} HÉLÈNE LAFONT.
A *La Rochelle*, chez M. le pasteur GOOD.
A *Lyon*, chez M^{me} OBERKAMPF-FITLER, 69, avenue de
Saxe.
A *Montauban*, chez M. le professeur JEAN MONOD.
A *Marseille*, chez M^{me} MOULINE, 15, rue Grignan, et
M^{me} JAUGE, 43, boulevard Notre Dame.
A *Mazamet*, chez M^{mes} ROUVIÈRE-HOULÈS, J. BONNEVILLE
A *Montpellier*, chez M^{me} PAUL CASTELNAU, 34, rue
Saint-Guilhem.
A *Nîmes*, chez M. le pasteur BABUT, rue Clérisseau, 20.
A *Pau*, chez M^{lles} SANGER, CADIER, et MARIE ÉLOUT.
A *Salies-de-Béarn*, chez M^{lle} BOST.
A *Orthez*, chez M. le Pasteur de FÉLICE.

PAR LES BIENFAITEURS DONT LES NOMS SUIVENT :

- A *Annonay*, chez M^{lle} JENNY GISCARD (Société de Bienfaisance).
- A *Cannes*, chez MM. les Pasteurs.
- A *Castres*, chez M^{me} JAUGE, née DE JUGE.
- Au *Hâvre*, chez M. JULIEN MONOD, côte d'Ingouville
- A *Menton*, chez M. le pasteur DELAPIERRE.
- A *Montagnac*, chez M^{lle} CAZELLES (Société de Dames).
- A *Millau*, chez M^{mes} DE CARBON-FERRIÈRES, CALDESAINES et BLANC.
- A *Nice*, chez M. le pasteur MALAN, 50, rue Gioffredo.
- A *Rochefort*, chez M. le pasteur LAROCHE (Comité de Bienfaisance).
- A *Saint-Jean-du-Gard*, chez MM. les pasteurs MEINADIER et SALTET.
- A *Saint-Hippolyte-du-Fort*, chez M. le p^r BERTRAND.
- A *Saint-Affrique*, chez M^{lle} EUGÉNIE VERNIÈRE.
- A *Angoulême*, chez M. le pasteur MONBRUN.

ALSACE

- A *Mulhouse*, chez M^{me} E. SCHLUMBERGER, présidente de la Société Adolphe, 2, rue Lamartine, et chez M. le pasteur MATHIEU.
- A *Strasbourg*, chez M^{lle} M. RAUSCH, 4, rue de la Cigogne.

S U I S S E

- A *Genève*, chez M. le professeur BOUVIER-MONOD,
président de la Société Adolphe,
M^{lle} CAROLINE GAUSSEN, 8, rue Eynard,
et M^{lle} BUNGENER, chemin Sautter, 2.
- A *Lausanne*, chez M. GEORGES BRIDEL, libraire-éditeur,
et M^{lle} LOUISE MEYSTRE, 6, rue des Terreaux.
- A *Neuchâtel*, chez M. E. DE PURY DE MARVAL, et M^{me}
CLERC-DROZ, Faubourg du Crêt, 3.

G R A N D E - B R E T A G N E

- A *Tunbridge-Wells*, chez Miss DAVIDSON, de Jordan
House.
- A *Blackheath*, chez Miss FEEN.
- A *Edimbourg*, chez Miss MACKENZIE, 16, Moray place.
- A *Glasgow*, chez TIMOTHÉE BOST, Esq^{re}, 34, Lynedoch
Street.
- A *Liverpool*, chez W. CROSFIELD Esq^{re}, Annesly
Aigburth.
- A *Londres*, chez MM. RANSON-BOUVERIE et C^o, 1, Pall
Mall East, et chez MM. JAMES NISBET et C^o, 21
Berners Street.

B E L G I Q U E

- A *Bruxelles*, chez M. ISEBAERT, ancien officier d'Etat-
Major, 50, rue du Mont-Blanc, S^t-Gilles.

MM. les Libraires protestants et MM. les Rédacteurs de journaux religieux, en France et à l'étranger, continueront, comme par le passé, à recevoir les dons qu'on voudra bien nous faire parvenir par leur intermédiaire.

TABLE DES MATIÈRES

COMPTE-RENDU de la fête, par J. L.....	7
DISCOURS de M. le professeur Jean Monod	12
DISCOURS de M. Domenget, Président du Conseil.....	22
RAPPORT du Directeur.....	29
RAPPORT médical.....	59
Suite et fin du RAPPORT du Directeur....	80



